

Comptes rendus • Reviews

Jacqueline Billiez et Didier de Robillard (dir.). 2003. *Français : variations, représentations, pratiques*, Cahiers du français contemporain, 8, Avril, 224p.

Compte rendu de Davy Bigot, Université du Québec à Montréal

Ce huitième volume des *Cahiers du français contemporain* s'inscrit clairement dans une optique sociolinguistique. Les travaux portent sur le français hexagonal et ses variations dans des contextes spécifiques. La table des matières révèle tout de suite la diversité des thèmes abordés, diversité éveillant rapidement l'intérêt du lecteur. Après une présentation des aspects théoriques et pratiques concernant les études présentées dans ce numéro, les articles se succèdent logiquement, apportant chacun matière à réflexion.

Dans un premier article commun, Claude Caitucoli, Régine Delamotte-Legrand et Fabienne Leconte nous introduisent dans des contextes de production langagière particulièrement précis. En effet, ce texte regroupe trois études réalisées dans trois types d'institutions scolaires françaises. Une première partie propose des discours d'étudiants et d'enseignants d'une école primaire publique en ZEP (zone d'éducation prioritaire) au Havre. La seconde étude suit l'enchaînement logique de la formation scolaire et porte sur le langage d'élèves de niveau collégial et de leurs professeurs. Enfin, les auteurs terminent leur écrit en s'intéressant au contexte universitaire. En plus de nous offrir une vision réaliste des productions linguistiques à travers quelques exemples bien choisis d'entrevues (certains étant par ailleurs très amusants), elles nous exposent les variations langagières d'apprenants et d'enseignants mais aussi, et surtout, les différentes représentations qu'ont ces individus des lectures issues de leurs environnements directs.

Deux objectifs sont posés lors d'une introduction brève et efficace qui, toutefois, n'aurait que le défaut d'un manque de références précises quant à certaines notions (parfois peu évidentes pour les non-spécialistes). Un premier problème concerne, d'une part, ce qui influence la perception des variations langagières et, d'autre part, les outils discursifs utilisés par les intéressés pour en parler (catégories du discours). Les auteurs tentent, en dernier lieu, d'exposer et de vérifier la « mise en oeuvre dans la pratique des enseignants comme des apprenants » de ces représentations. À l'école primaire, pour commencer, les élèves adoptent des formules impliquant une vision normative de l'école dont le maître semble être, avant tout, le correcteur. Un écart de perception entre les deux groupes (professeurs/étudiants) se manifeste très rapidement puisque les enseignants interrogés semblent plus être portés vers une tolérance, un rapprochement certain avec les élèves lors des pratiques de classes. Plus tard, on apprend que ces mêmes élèves se posent des problèmes de normes linguistiques (tolérance ou non de divers usages) sans pourtant avoir été sollicités par leurs

professeurs. On notera, par ailleurs, qu'ils font preuve d'une réelle intolérance quant à leur propre parler. Au collège, la situation apparaît comme beaucoup plus complexe. Le rapprochement tenté (au travers d'activités didactiques pluri-normalistes) entre les enseignants et les élèves semble ne pas se réaliser. Un conflit entre les variétés vernaculaires des apprenants et les variétés scolaires paraît en être la source. Cet antagonisme serait le fruit d'une revalorisation des normes linguistiques (aux caractères identitaires prononcés) des réseaux directs de chacun des jeunes interviewés.

Paradoxalement, les élèves qui s'autorisent à s'exprimer dans leur propre lecture seraient ceux qui maîtrisent le mieux les normes linguistiques. Enfin, à l'université, un mode binaire se rétablit entre les étudiants et les enseignants. Ici, ce sont des « intentions » qui s'opposent à des « attentes ». Les étudiants se portent plus du côté d'une modalité basée sur le *pouvoir* ou non de parler tel ou tel registre contre une modalité basée sur le *devoir* d'utiliser un discours d'ordre plutôt soutenu. Comme il est souligné, de manière pertinente, dans le bilan de l'article, à l'inverse de l'école primaire, les étudiants et professeurs ne tendent plus à se rejoindre. Cette dynamique pourrait alors être la cause d'une « fracture » irrémédiable entre les « bons étudiants » et les « causes perdues ».

Le second article présente des éléments de réflexion sur la variation du français et ses représentations. Ici, Didier de Robillard part d'un point de vue présentant un « système » de langue invariablement lié à des représentations sociales. Dans une première partie, l'auteur nous expose son « approche » théorique et la méthode adoptée pour son projet. D'apparence quelque peu éloignée du titre, elle nous propose une vision précise et engagée de ce qu'est ou devrait être la recherche linguistique : un métissage de théories et de méthodes, semble-t-il. Cette réflexion (basée sur une bibliographie bien à jour) aboutit finalement à l'étude même des représentations de la variation du français. L'auteur nous expose tout d'abord l'élaboration du corpus (un tableau descriptif vient en annexe compléter logiquement cette présentation) avec pour principal objet la cueillette des données. Ce sont quarante-six témoins qui seront interviewés durant cette enquête. Deux moyens sont utilisés pour recueillir les données : le questionnaire et l'entretien libre. Ce sont les résultats obtenus au travers de ces divers entretiens qui retiendront l'attention de l'auteur. S'ajoute à cela une analyse des résultats (dont on regrette l'absence d'un aperçu parfois plus réel) à travers des exemples de discours frappants.

Plusieurs faits sont à noter. La norme du français (ici, le français hexagonal) semble souffrir d'opinions plutôt négatives par rapport aux variétés non normées (les variétés du sud de la France, par exemple). En effet, si les témoins attachent plus de caractères affectifs de par leurs variétés (plutôt perçues comme géographiques que sociales), la norme, elle, traduit (selon les informateurs) plus une volonté de sélection et d'exclusion de la part de ses locuteurs. Par ailleurs, lorsque certaines variétés sont dévalorisées (le français

parlé dans les banlieues de Paris, par exemple), les attitudes attribuées aux locuteurs de ces lectures apparaissent comme la principale cause. Par ailleurs, si les répondants s'adonnent volontairement au jeu de la reconnaissance des variétés géographiques du français, il en est tout autrement quant aux sociolectes de cette langue.

Parler socialement de l'autre semble être une épreuve véritablement perturbante. On notera également de la part des informateurs une mise au second plan du caractère « stratificatoire » des variétés. Ces derniers paraissent accorder plus d'importance au facteur régional que social. Enfin, après quelques éléments épistémologiques, descriptifs et pratiques, de Robillard conclut sur le caractère non identitaire d'une norme, cible de laquelle les répondants tenteraient plutôt de se détacher. Ceci n'est pas sans rappeler les résultats de l'étude présentée dans l'article précédent où l'usage du langage normatif dans les institutions scolaires traduisait en premier lieu un rapprochement des élèves et de leurs professeurs (en école primaire) pour finir sur une vision divergente constatée dans les universités.

Dans un troisième article, Jean-Michel Eloy nous propose d'aborder le concept de « mélange de langues », désignant plus spécifiquement des phénomènes d'interférence. À travers vingt-huit entretiens semi-dirigés réalisés auprès d'une population d'immigrés située dans le nord de la France (plus précisément en Picardie), il nous expose les diverses représentations qu'ont les répondants sur le « mélange de langues ». L'auteur, dans un premier temps, traite de l'ambiguïté même de l'expression. Il souligne, à juste titre, une contradiction frappante assimilant, d'une part, « emprunt » et « interférence », incluant « mélange codique » dans « interférence » et « emprunt » dans « mélange codique ». Un problème de terminologie est donc, dès le début, bien présent. Finalement, le terme de « mélange » sera pris en son sens le plus large, celui qui lui est conforme dans la vie de tous les jours. Le corpus (résumé en un tableau clair et précis présenté en annexe) se base sur un échantillon d'individus particulièrement hétérogène sur les plans de l'âge, du pays d'origine, de la génération d'immigrant, de la maîtrise du français, du picard, de la langue d'origine et du degré d'intensité du sentiment identitaire. Les enquêteurs attacheront également une certaine importance au réseau familial. Une analyse des discours produits (dont de nombreux exemples nous sont gracieusement livrés) par les locuteurs vient souligner des éléments particulièrement distincts.

Tel que nous l'expose Eloy, le terme « mélange » est tout d'abord bien loin d'être aussi précis chez les répondants que chez les linguistes. Ce concept semble notamment englober la notion de « contact des langues ». Un premier type de « mélange » se présenterait sous forme d'interférences dues à un manque de compétences linguistiques de la part des locuteurs. Un second type de « mélange » serait celui réalisé sous la forme d'alternance. Ici, les répondants ont les compétences nécessaires à la pratique des deux langues (ou plus), mais

une sorte de jeu les ferait très souvent passer d'une langue à l'autre (le caractère conscient ou inconscient de ce phénomène étant difficilement mesurable, selon l'auteur). Par ailleurs, il peut traduire des représentations contraires selon les individus et les contextes. Les premières générations lui attribuent une forme de « stigmatisme normal » d'un apprentissage des langues peu académique. La seconde génération, elle, écartera définitivement cette cicatrice linguistique au profit d'une intégration totale au sein de la population locale. Ces mêmes individus bilingues en feront d'ailleurs parfois un privilège. En dernier point, l'auteur souligne le lien inéluctable entre la manière de vivre ce « mélange des langues » et l'insécurité linguistique ressentie chez les répondants. Plus cette insécurité augmente, plus le « mélange des langues » apparaît comme difficile à vivre.

Un quatrième article nous propose cette fois-ci un exposé sur les problèmes d'identification des accents étrangers en France et aux États-Unis ainsi que leurs traitements. À travers plusieurs études réalisées aux États-Unis ainsi que dans divers pays d'Europe, Susan Fries et Christine Deprez abordent les aspects méthodologiques, souvent problématiques, puis les difficultés liées à l'identification « hors contexte » des accents. Enfin, les auteurs nous présentent les différentes représentations que les locuteurs natifs peuvent se faire des accents étrangers. Les problèmes méthodologiques recouvrent de nombreux aspects. On y trouve tout d'abord celui du niveau de compétence linguistique des étrangers interviewés. Reconnaître l'accent de ces individus semble pratiquement impossible en situation « hors contexte ».

Les études américaines et néerlandaises choisies et mentionnées dans l'article présentent particulièrement bien les obstacles rencontrés lors de leur élaboration. Nous apprenons ensuite que mêmes des accents presque caricaturaux ou du moins authentiques font également l'objet de difficultés d'identification (leur repérage et leur évaluation apparaissant comme plus facile par les répondants). Pris dans leur contexte maintenant, les accents étrangers paraissent souffrir de représentations stéréotypées, de préjugés et d'attentes de la part des répondants : « Lorsque l'interlocuteur n'a pas un physique correspondant aux attentes pour un « natif », la perception de son accent peut en être modifiée » (p. 92). La voix est, elle aussi, un facteur source de biais. Indissociable du langage des étrangers, elle influence la perception des individus interrogés (« superficielle » en est un exemple). Enfin, la syntaxe, le vocabulaire et le choix du thème de la conversation sont les derniers éléments problématiques difficiles à soustraire des productions orales. Dans une seconde partie, Fries et Deprez traitent de la variation phonique en France et aux États-Unis. Malgré une pluralité des accents beaucoup moins prononcée qu'en Angleterre, il existe aux États-Unis des variétés et des accents de l'anglais américain qui restent largement défavorisés. En France, certains accents tiennent une place particulière. L'accent « des cités », par exemple, est encore très controversé. L'article

nous amène finalement à considérer la stigmatisation des accents produits par les étrangers et les *gênes* qu'ils engendrent. Aux États-Unis, Fries observe une intolérance dramatique des « natifs » envers les immigrés. Les accents hispaniques, asiatiques mais aussi celui-ci des afro-américains sont jugés de manière très aléatoire, entraînant toute sorte d'actes ségrégatifs. En France, la dimension normative de la langue s'exprime à travers une certaine condescendance des locuteurs envers les accents étrangers. Quant à leurs représentations, que cela soit dans l'un ou l'autre des pays, les auteures soulignent avec justesse l'extrême subjectivité des jugements à propos des accents étrangers, même lorsqu'il s'agit de communication et d'intelligibilité.

Le cinquième article des *Cahiers du français contemporain* nous propose une étude sur les accents de la ville de Marseille. Ici, c'est une description sociolinguistique que Nathalie Binisti et Médéric Gasquet-Cyrus nous fournissent. À l'instar des textes précédents, les auteurs tiennent compte non seulement des pratiques d'une variété dialectale (le français de Marseille) mais aussi des représentations auxquelles celle-ci est sujette à travers ses différentes pratiques. Après avoir exposé un cadre théorique précis ainsi qu'un cadre méthodologique bien choisi, les auteurs sont amenés à relever plusieurs éléments surprenants pour le non-spécialiste du français de Marseille. Une catégorisation en trois principaux accents semble être particulièrement présente dans l'esprit des interviewés : l'accent « quartiers Nord », l'accent des « vrais » Marseillais et l'accent de la « bourgeoisie marseillaise ». On y apprend que l'accent des « vrais » Marseillais jouit de représentations positives, que cela soit au sein d'une population vieillissante ou jeune. Les discours recueillis concernant l'accent « quartiers Nord » font, eux, place à beaucoup moins d'éloges et reflètent de vives tensions identitaires et sociales au sein de la communauté marseillaise. L'accent de la « bourgeoisie marseillaise » souffre pareillement de stigmates, les répondants allant jusqu'à le percevoir comme ridicule. Au delà de ces représentations, il est très intéressant de constater un isolement territorial net des trois grandes variétés du marseillais. L'accent des « vrais » marseillais se ferait plus facilement entendre dans les quartiers anciens du Vieux-Port ou de l'Estaque. L'accent « quartier Nord » se trouvant là où son nom l'indique (bien que définissant plus généralement les jeunes et les personnes habitant dans les banlieues défavorisées). Enfin, l'accent de la « bourgeoisie marseillaise » serait précisément produit dans les quartiers Saint-Giniez, Périer, etc. (situés plus au sud de la ville). Si les représentations divergent selon les locuteurs, Binisti et Gasquet-Cyrus nous informent que les différences phonétiques entre les trois variétés du marseillais ne sont pas aussi larges. Le système vocalique reste sensiblement le même pour chaque locuteur. Le /r/ constrictif (comme dans [vokabylɛʁ]) apparaît peut-être plus fréquemment chez certains groupes de jeunes. De même, ces locuteurs tendraient, à différentes fréquences, à palataliser les phonèmes [t] et [d] devant [i] et [y]. Les auteurs nous procurent par la

suite une représentation schématique des trois accents de Marseille. Un triangle équilatéral permet de visualiser clairement la répartition des trois variétés, chacune correspondant à un pôle « imaginaire » local balisé par les pratiques sociales les organisations mentales et sociales de la réalité des répondants. Pour finir, les auteurs concluent à un probable changement linguistique en cours dans la ville observée. Ce phénomène tendrait, selon eux, à se déployer sur l'ensemble du territoire français.

Dans l'article intitulé « Variations dans les pratiques langagières d'enfants et d'adolescents dans le cadre d'activités promues par un centre socioculturel, et ailleurs . . . », Cyril Trimaille nous propose d'observer des pratiques langagières de locuteurs âgés entre 10 et 14 ans, tous issus de l'immigration maghrébine. L'enquête fut réalisée auprès de jeunes locuteurs habitant le quartier de Chorier-Berriat, quartier de Grenoble qu'il définit comme « plurilingue » de par son histoire et sa population. À partir de nombreux enregistrements oraux, l'auteur nous offre dans un premier temps une description de quelques traits lexicaux, phonétiques, morpho-syntaxiques et interactionnels produits par les interviewés en situation informelle. On y trouve, entre autres, des emprunts lexicaux aux langues tsiganes (« tchi » se traduisant par 'rien' ou encore « gadjo » signifiant 'mec') mais aussi des formes morphologiques inspirées du « verlan » (« zicmu » étant un des exemples particulièrement bien analysé). Après avoir examiné les spécificités de ces pratiques, C. Trimaille constate que la production de ces variantes n'est pas uniquement attribuable aux jeunes interviewés et que certaines d'entre elles étaient déjà réalisées plusieurs années auparavant. Par ailleurs, leur distribution sociale et géographique ne semble pas se limiter au seul réseau étudié. Dans une dernière partie, ce sont les variations stylistiques présentes au cours d'une situation plus formelle qui sont décrites puis analysées. Les variantes propres au vernaculaire des jeunes locuteurs tendent à être moins présentes. Ces derniers apparaissent comme conscients d'une nécessaire adaptation linguistique traduite, en partie, par une convergence vers la norme légitime (celle qui leur est enseignée). L'enjeu d'une telle étude est donc de détail. Par ce dernier constat d'allégeance linguistique, il paraît de plus en plus raisonnable de penser que les variétés langagières ne soient plus évaluées selon leur contenu linguistique. Une perspective peut-être plus extrême que celle de l'auteur pourrait envisager un ensemble de facteurs socio-culturels qui serait entièrement à l'origine des perceptions qu'ont les locuteurs du langage d'autrui.

Dans un septième article, Jacqueline Billiez, Karin Krief et Patricia Lambert nous livrent une étude réalisée au sein de jeunes filles et garçons d'un même quartier de la ville de Grenoble. La visée de l'enquête, ici, est d'étudier un objet, semble-t-il, encore peu connu : les échanges intragroupes entre jeunes filles. C'est d'un point de vue lexical qu'est abordé le problème. Pour ce faire, deux analyses sont effectuées à partir de deux corpus distincts. Un premier examen

concerne les pratiques langagières intragroupes des filles et des garçons. Les résultats sont frappants. On y apprend, par exemple, que la fréquence d'emploi de jurons, d'insultes et injures chez les filles n'est que de très peu inférieure à celle des garçons (ceci allant bien évidemment à l'encontre du stéréotype attribuant au langage des individus de sexe féminin un caractère souvent plus normatif que celui des hommes). Par ailleurs, les filles utiliseraient d'avantage l'adverbe « trop » (à la place de « super »), lui conférant une valeur d'intensité positive, comme en témoigne les exemples tirés du corpus. Ceux-ci ne sont que deux des caractéristiques langagières relevées par les auteurs qui précisent pour chacune d'entre elles leur fonction (cryptique ou identitaire, pour n'en citer que deux). Un second corpus rassemble des entrevues semi-dirigées ainsi que des réactions obtenues après écoute d'extraits prélevés dans les deux corpus ayant permis l'analyse des pratiques. Il est question maintenant des représentations que les locuteurs ont de leurs propres productions linguistiques. Les filles comme les garçons ont, tout d'abord, bien en tête les concepts de « langage racaille » et de « langage bourge ». Leurs réactions envers ces derniers sont cependant bien différentes. Si les garçons cherchent à valoriser leurs pratiques (tout en démontrant une réticence quant à les juger) qu'ils opposent à la catégorie « bourge », les filles affirment y apporter plus d'attention. Selon la situation, elles déclarent avoir des pratiques similaires (en présence de garçons) ou réservées (parler intragroupe). Elles s'accordent également pour établir un seuil d'acceptabilité de ces pratiques qu'elles attribuent aux filles qualifiées de « ratonnes ». Enfin, les auteures soulèvent un dernier point concernant la diffusion des innovations transmises par les garçons. Ces innovations (créations lexicales, etc.) pourraient être diffusées à l'initiative des femmes selon qu'elles les accepteraient ou non. À défaut, donc, d'être source d'innovations, les femmes gardent toutefois un rôle essentiel dans le changement linguistique.

Dans le dernier article de la revue, Isabelle Pierozak propose une réflexion sur l'utilisation des pseudonymes employés par les internautes en situation dite de « clavardage ». Elle s'intéresse tout particulièrement à la description (sociolinguistique, syntaxique et graphique) des nombreux types de pseudos rencontrés dans le corpus établi, ainsi qu'à leurs fonctions et enjeux au sein d'une communauté sociolinguistique spécifique. Après avoir fourni un grand nombre d'informations sur le fonctionnement même des échanges en temps réel sur Internet, l'auteur nous livre les principales propriétés des pseudos observés. Certains sont, par exemple, constitués à partir de nom(s) propre(s) (prénoms courants, personnages célèbres, etc.), d'autres sont créés selon une procédure de création linguistique (jeux de mots, etc.), d'autres encore, sur la base d'onomatopées (ex : *wouf*). Si leur description apparaît *a priori* simple, il n'en est pas moins qu'une inégalité entre les pseudos reste présente. Si l'on suppose que l'utilisation d'un pseudonyme ait tout de même un rôle identitaire (présenter quelque chose de soi), la liberté conférée aux internautes

influe sur la production de ces surnoms. L'accent peut-être mis sur l'âge de la personne, le sexe ou encore le lieu d'habitation. Cela implique dès lors une évaluation positive ou négative, évaluation directement contrôlée par la communauté formée par les interlocuteurs. Comme nous l'indique l'auteure, des règles (sociales et linguistiques) régissent la qualité des pseudonymes utilisés. Par exemple, un *bon* pseudo sera linguistiquement construit de manière à susciter une analyse de la part des individus présents lors des échanges. Un autre aspect décrit dans cet article est celui de la fidélité envers ces sobriquets. Les internautes semblent réellement leur accorder une large importance au point de ne changer que partiellement ces derniers en fonction de divers facteurs précis (activités parallèles au clavardage, etc.). Les pseudos sont alors perçus en terme de capital sociodiscursif (dont la cohérence sociolinguistique est la principale caractéristique permettant l'existence d'une vérifiable identité) bâti tout au long des échanges discursifs.

On retiendra de cette étude que malgré le caractère d'apparence floue (de par la possibilité de tricher sur l'identité même des internautes, etc.) des échanges produits dans les forums de discussion, des stratégies précises de représentations des individus semblent avoir été mises en place. Celles-ci détermineraient non seulement l'identité des personnes engagées mais également l'appartenance directe ou non des locuteurs à la communauté observée.

Pour conclure ces quelques pages, nous retiendrons principalement la diversité des thèmes qui fait la force de ce volume. Nous noterons, dès le départ, une certaine prudence quand à une vision d'un usage des langues systématiquement « tribulaire de la dimension sociale ». Inspirés de la sociolinguistique interactionnelle de Gumperz mais néanmoins teintés d'influences laboviennes, les quelque neuf articles présentés (sous la couverture du titre évocateur de l'ouvrage *Français : variations, représentations, pratiques*) nous offrent un large panel d'études. Toutes aussi intéressantes que pertinentes, ces recherches dessinent encore un peu plus de nouveaux horizons tant méthodologiques que théoriques.

Robert Stockwell and Donka Minkova. 2001. *English Words: History and Structure*. New York: Cambridge University Press. xi + 208pp.

Reviewed by Thomas Cobb, Université du Québec à Montréal

English Words gives its reader a wealth of information about the Greco-Latin strand of the English lexicon, i.e. about what many would call the *non*-English words of English (like *lexicon* and *information*) despite the book's title. These Greco-Latin words (henceforth GL words) make up the vast majority of entries

in any dictionary (over 80 percent, p. 2). However, they do not have quite the same importance in texts other than dictionaries owing to the repetition of less numerous but more used Germanic and Anglo-Saxon items (henceforth AS items, like *reader*, *give*, *wealth*, and *knowledge*, plus the pronouns and prepositions) that nonetheless continue to form the core of the language.

The subtext of the book is English and how it grew from its diminutive AS base. The reader is introduced in Ch. 1 to native growth processes (mainly compounding) and thereafter to the unusually extensive lexical borrowing and adaptation that has characterized English and provides its users with lexical resources that can only be called vast and whose role and result in matters both intellectual and practical can only be guessed at. Stockwell and Minkova's book provides an interesting description of this borrowing as well as an array of tools from linguistics for generalizing about growth processes, change processes, assimilation processes and several other processes that arise as a result of having twin lexical strands in a language.

Along the way, fascinating details invite pause:

- It is well known that the arrival of GL words into AS England was a feature of the Norman invasion in 1066, but there are some less obvious twists to the story. One was that the Normans who imposed GL via French upon the English were themselves only two generations away from speaking a Nordic language quite similar to AS. The effects a common background on the success of the Norman French implantation must be interesting but are probably unrecoverable and are not alluded to here, and, in any event, by 1204 the Norman French influence on English had been replaced by Parisian French. Another twist is that the majority of GL terms did not arrive via French at all, but directly from Greek and Latin during the Renaissance and earlier eras when Latin was the *lingua franca* of European scholarship, first religious and then scientific.
- Not every language borrows as extensively as English does. German for example tends to meet its lexical growth needs through recycling, i.e. compounding native resources (*Fernsehen* > far seeing > television, p. 53). English does this too (*doorbell*, *stronghold*) but to a lesser extent (or at least prefers to compound GL resources, e.g. *television*). Why different languages adopt different ways of building the lexicons they need is not speculated on, although it would be consistent with other parts of the book to say that accidents of history are the cause, in this case the repeated waves of conquest that ebb and flow through English history.
- While English has borrowed vastly from languages that may seem quite distant to it, in fact these borrowings are so only in an immediate perspective. In a broader perspective, Latin, and Greek, like Old English, are

themselves Indo-European languages, so most of the loans have actually been “in-house”.

- There are two assimilation routes for words into a language. One is via the street or market, where items are shared between two or more language groups for purposes of accomplishing tasks in a shared existence; in this case, new words are likely simply to replace old words. The other is the borrowing of words to meet conceptual needs that have not yet found linguistic expression in the borrowing language. These might include words to talk about relations, relationships, subtleties of emotion, and of course words to talk about words (*discourse, logic, argument, conclusion*). English speakers apparently at some point found themselves in need of such words and readily adopted them from GL sources and naturalized them. But here an interesting cause and effect question arises. It is to be assumed that English, like German, could have used native linguistic resources to meet its opening conceptual gaps, had GL items not been available. So did the availability of such words effectively stimulate the need for them in an interactive process? Did English “get ahead” in the 16th and 17th centuries by not having to wait for the slow emergence of native linguistic resources? These matters are not speculated on in the book, but abundant data will spur curious readers to speculate for themselves.

These are just a few of the fascinating moments in the tale of lexical borrowing.

But who is the reader that all this is intended for? The authors do not state their proposed audience, but it seems safe to say that it is not other linguists. For one thing, there is no reference list. In fact there are few references — just a few standards from the 1970s and 1980s in occasional footnotes. Also, there are no novel interpretations of any of the data (although some of the book’s topics seem ripe for this, as indicated already). And none of the usual linguistic issues or controversies are mentioned or suggested, apart from a mention that syntax may be innate while morphology, at least in English, is clearly a product of historical accident joined to a predilection for easy articulation.

Gradually it appears, at least to this reader, that the book is a sort of textbook for American undergraduates, either native or advanced ESL (English as a Second Language) headed toward studies in law, medicine, or other areas where GL words and word-roots are likely to be encountered. It seems to be a lexical equivalent for the good writing manual that greets every undergraduate (once Baker’s *The Practical Stylist* but nowadays probably replaced by something else). There are several reasons for postulating these readers and this purpose. The first is that the book has a complete set of accompanying workbook exercises on the Internet.¹ The second is a series of oblique hints of such a readership that occur throughout the book including that such words as

cognate are “generally unknown to today’s undergraduate” (p. 1); that “if you already use a good dictionary then you probably don’t need this book” (p. 1); that “people cannot call themselves ‘educated’ who do not have a minimal acquaintance with the history and structure of the words in their own language” (p. 1); and so on. The authors believe, no doubt rightly, that the youth of today are missing important lexical preparation for higher study, not to mention cultivated life in general so they have written a cross-curricular Lexical Primer. If this analysis is correct, then the book’s theme is lexical expansion in two senses.

My identification of a plausible intended reader for *English Words* is rather speculative, but assuming it is accepted to some extent, how well does the book stand up as a textbook for “lexing up” the pre-law or pre-med undergraduate? Linguistically, as mentioned, this work will not turn either morphology or historical linguistics on its head; nor is it quite on the cutting edge educationally.

Nothing that follows in any way suggests that a curious and capable undergraduate who had not yet discovered the pleasures of a proper dictionary would not benefit from working through this book’s descriptions, explanations, concepts, and most of all its lively examples. The 12 units of roughly 13 pages each of Internet worksheets are useful practice in, for example, determining what the GL root of a word is, or working out a pronunciation of a multi-syllabic word met in reading but never heard pronounced, and so on. Particularly valuable is an appendix with advice for choosing a good dictionary, an appendix that will make sense for the reader who has been through the book and at the same time will allow the development of further language awareness of the type this book proposes. But will the intended reader make his or her way through the book?

The first problem I find with this book as a learning tool is the paradox, which one often finds in educational materials written by content specialists, that the medium of instruction presupposes the target knowledge. This book is not only about the GL strand of English, it also uses the GL strand of English as the medium of instruction. What does this mean? Below is a passage of about 200 words from a relatively un-technical section of the book (p. 37). The passage has been typed into a computer program called Vocabprofile which breaks a text into four zones of frequency including one called the Academic Word List (Coxhead, 2000) which mainly comprises the more common GL words of the type treated in this book. Here is the text, followed by the profile in Table 1 and a break-out of its GL items in Figure 1.

Interestingly, at these early stages of massive diversification of the vocabulary of English, there seem to be no negative attitudes to borrowed words. Literacy in medieval times was very much an accomplishment related to social standing. It is likely therefore that the large majority of people who could read and write were either members of the Norman aristocracy, or people trained to serve the Normans in some capacity: clerks,

scribes, chroniclers, religious and court writers, scholars, poets. This situation might conceal both potential negative attitudes and the rate at which new words were actually adopted by speakers of English. Thus, an early record of a French word is no guarantee that that word was familiar and current throughout the linguistic community. Conversely, we can imagine that many words, especially words which would not make their way easily into religious, legal, or didactic writing, might have been used in the spoken language for decades before they actually went on record. More manifestly, the class-based distinction between the literate and the illiterate is reflected in the type of words that Middle English borrowed from French. The two chronological layers of borrowing discussed below show how the new political and social realities shaped the English lexicon.

The vocabulary profile of this passage is shown in Table 1, with a breakout of the GL items shown in Figure 1.

Table 1: Sample of GL density in *English Words*

	Families	Types	Tokens	Percent
K1 Words (1 to 1000)	84	95	156	76.85%
K2 Words (1001 to 2000)	6	7	8	3.94%
AWL Words (academic)	13	13	15	7.39%
Off-List Words	?	23	24	11.82%
Totals	103+?	138	203	100.00%

1. *Relatively high-frequency GL items from Academic Word list:*
 attitudes capacity community conversely decades
 distinction diversification guarantee layers legal majority
 negative potential

2. *Less frequent or off-list GL items not on AWL:*
 accomplishment aristocracy chroniclers chronological
 conceal didactic French illiterate interestingly lexicon
 linguistic literacy literate manifestly massive medieval
 Norman poets realities scholars scribes vocabulary

Figure 1: Break-out of GL items

The analysis shows that roughly 20 percent of the individual words or tokens in the text (one word in five) derive from the lexical zone the authors are assuming the reader needs some sort of help with. While clearly any college student will know some of these words, or maybe all of them to some extent,

this is nevertheless a high rate of target lexis within the medium of instruction. Research in applied linguistics has found that comprehension begins to suffer when more than 5 percent of words, or one word in 20, are unknown or inadequately known (Laufer, 1992). In other words, the reader who needs to read this book will probably struggle to do so.

A defense against this criticism might be that GL words are basically known to undergraduates in terms of meaning, so that reading the book would present no problem, and that these words need only to be raised to the zone of active use through meta-information and word-analysis skills. However, my own research on corpora of undergraduate writing suggests that GL words are not generally well known by current undergraduates, and that this is especially true of the increasing number of ESL students heading for graduate work in medicine, commerce, and information technology in North American universities. Do these learners know the meanings of GL words? Server records kept by the *Cambridge Advanced Learner's Online Dictionary*, which is used by many of these learners, show that 90 percent of 23 million look-ups in 2001 and 2002 were GL items. The 2002 look-ups are shown in Table 2, ranked by number of look-ups (with the 2001 rank shown in parentheses).

These heavily looked-up items seem to be mainly GL words. Running the list through *Vocabprofile*, we find that 30% of the items are GL words from the AWL (*diverse, ambiguous, criterion*), 50% are off-list or lower frequency GL words (*ubiquitous, mitigate, elude*), and the remainder are GL items that have entered the high frequency zone (*effect, provide, regard*). I would venture that this amount of looking-up suggests that the ESL contingent is learning rather than fine-tuning these items, and further that they would have difficulty reading a text that contained a high proportion of them.

Another problem with this book as an instructional text concerns the notion of learning *about* words. The authors seem to equate “learning” and “learning about”, and the writing often glides seamlessly from one to the other. Take the following passage:

Often the extent of one's vocabulary becomes a measure of intellect. Knowledge about the history and structure of our words — both the core and the learned vocabulary — is a valuable asset. (p. 3)

The thought moves seamlessly between vocabulary knowledge (“the extent of one's vocabulary”) and meta-knowledge (“knowledge about”) as if these were one and the same. But they are not. In language acquisition research, the role of meta-linguistic knowledge in language use is hotly debated. It is well known that acquisition of a first language can proceed to a basic level and possibly quite a high level with little or no help from meta-linguistic knowledge or awareness. Acquisition of a second language is not necessarily the same, particularly if attempted post-childhood, and specialists in this area

Table 2: Top 50 look-ups by academic ESL learners (2002)

Rank	Word	Rank in 2001	Rank	Word	Rank in 2001
1	serendipity	(1)	26	endeavour	(49)
2	idiom	(2)	27	love	(18)
3	paradigm	(3)	28	metaphor	(29)
4	ubiquitous	(4)	29	foray	(12)
5	effect	(7)	30	procure	(20)
6	advice	(14)	31	fob	(16)
7	liaise	(13)	32	pertain to	(32)
8	enquire	(19)	33	diverse	(38)
9	pragmatic	(6)	34	ambiguous	(26)
10	affect	(11)	35	benefit	(-)
11	analyse	(15)	36	mitigate	(41)
12	jingoism	(9)	37	criterion	(48)
13	comply	(37)	38	elude	(-)
14	regard	(23)	39	intend	(-)
15	foible	(10)	40	implement	(-)
16	inform	(21)	41	aesthetic	(30)
17	appreciate	(40)	42	emphasize	(-)
18	assess	(31)	43	ethic	(43)
19	assert	(25)	44	sarcasm	(-)
20	irony	(22)	45	relate	(-)
21	commit	(-)	46	empathy	(39)
22	allege	(46)	47	propose	(-)
23	acquire	(24)	48	use	(-)
24	cynic	(36)	49	leverage	(-)
25	provide	(-)	50	rhetoric	(42)

Source:

http://dictionary.cambridge.org/top20/top50_02.asp;
see also [top50_01.asp](#) for 2001 figures.

take positions ranging from the necessity of conscious awareness and meta-linguistic knowledge (Schmidt, 1997) to the useless and even damaging effects of it (Krashen, 1985). There is ample evidence at present to support both positions.

The authors' unawareness of learning issues related to the GL is quite general. For example, their attempt at a GL pedagogy is one of at least three other discernible attempts of which they apparently know nothing. Two major educational research programs that I happen to know of are under way. One concerning first-language acquisition has been under way for years at the Ontario Institute for Education (OISE) in Canada. Stockwell and Minkova briefly mention that the GL strand of English is not picked up equally by all

while it would be nice if it could be, but Olsen (1994), Astington (1990), and Corson (1997) at OISE have spent years itemizing both the cognitive functions of these words, as well as the devastating cognitive, academic, and social effects of being unable to perform these functions. Children who fail to control the GL strand come up against a “lexical bar” (in Corson’s 1985 phrase) which can last over lifetimes and generations. These researchers detail the role that GL items play in analyzing events and structuring discourse for English speakers, as well as the effects of its absence. A live issue here (harkening back to a point made earlier) is whether teaching the words is equivalent to teaching the concepts, whether conceptual need must be felt before such words will make sense, or whether some sort of word-concept interaction can be planned and managed.

An unrelated but similarly longstanding second-language GL pedagogy has been under way for several years in New Zealand. Nation (2001) and his colleagues have determined the importance of the vast GL holdings of English for a second-language learner not on the basis of the cognitive properties of these words but rather the frequency properties. Using the *Vocabprofile* analysis mentioned above and its key concept of text coverage, these researchers have shown that without a knowledge of the GL side of the lexicon, English texts of any sophistication are impenetrable. They have therefore sought to make these lexical holdings pedagogically accessible through corpus analysis. For example determining which particular GL items are employed across academic domains and which are to be mainly found only in specific domains. The cross-domain items turn out to number only 570 word families, and these have been grouped and made pedagogically accessible as the aforementioned Academic Word List (AWL, Coxhead, 2000). Several schemes are under development world-wide to help second-language learners, many of them en route for graduate schools in North America, to learn relevant aspects of these words.

One such aspect is pronunciation of GL items, which is dealt with both by our linguists and applied linguists in the frequency-based tradition. In Ch. 10 of *English Words* we turn to the matter of how to pronounce GL items, which of course is mainly a matter of determining where to locate the main stress. AS words are simple, with stress falling on the first syllable of the root word (*warden*, *doorknob*), whereas GL words are long and complex with some but not all suffixes pulling the stress up next to them (*syncopate*, *syncoPAtion*). Our authors propose a five-step rule-based system or algorithm to determine the stress of an unknown word, which passes through many rather hard concepts and exceptions that, once again, most learner who needed this might not be up for. In contrast, applied linguists Murphy and Kandil (2004), again following the principle that frequency is probably the most useful kind of information for learners, have categorized and counted the stress patterns of all the high frequency GL words, that is to say the AWL words, and determined that in fact there are only a handful of patterns that actually get used very much, with just

14 patterns covering 90% of the 2979 individual words (in 570 families) of the AWL. This looks like a usable body of information that a learner, with some input from a teacher, might actually be able to use on a simple memorization basis. The linguists, on the other hand, sends a learner off with an abstruse set of rules mainly applicable to infrequent and one-off items.

In conclusion, linguists, language educators, and applied linguists are attacking the same problem from three directions. The problem is academic learners' lack of control of the GL strand of English. Stockwell and Minkova's solution is to impart enough linguistic analysis to allow learners to use a decent dictionary. Language educators (Olson, Corson, Astington) have worked more on detailing why this is a problem in the first place, something the linguists have taken for granted. Applied linguists (Nation, Coxhead) have used learning principles like frequency, on a somewhat opportunistic basis, to increase the GL's learnability. Oddly, the GL problem is being investigated on learners' behalfs from three points of view with almost no overlap. There is probably a case for integrating these approaches to what the GL strand means in English and what we should do about it.

Note

- ¹ The URL provided for these exercises, and occasionally whole new workbook units of several pages length, is incorrect as given in the front matter of the volume; it should be uk.cambridge.org/resources/0521793629/toc/default.htm.

References

- Cambridge Advanced Learner's Dictionary. Top Look-Ups page for 2002. Retrieved online Jan. 24, 2004, at dictionary.cambridge.org/top20/top50_02.asp. (See also dictionary.cambridge.org/top20/top50_01.asp for 2001 figures.)
- Cobb, T. *Web VocabProfile*. Retrieved online Jan. 24, 2004, at www.lectutor.ca/.
- Corson, D. 1985. *The lexical bar*. Oxford: Pergamon Press.
- Corson, D. 1997. "The learning and use of academic English words." *Language Learning*, 47, pp. 671–718.
- Coxhead, A. 2000. "A new academic word list." *TESOL Quarterly*, 34, pp. 213–238.
- Krashen, S.D. 1985. *The input hypothesis*. London: Longman.
- Laufer, B. 1992. "How much lexis is necessary for reading comprehension?" In P. Arnaud and H. Béjoint (eds.), *Vocabulary and applied linguistics*. London: MacMillan, pp. 126–132.
- Murphy, J. and M. Kandil. 2004. "Word-level stress patterns in the academic word list." *System*, 32, pp. 61–74.
- Nation, P. 2001. *Learning vocabulary in another language*. Cambridge: Cambridge University Press.

Olson, D. 1994. *The world on paper: The conceptual and cognitive implications of reading and writing*. Cambridge: Cambridge University Press.

Olson, D. and J. Astington, 1990. "Talking about text." *Journal of Pragmatics*, 14, pp. 705–721.

Schmidt, R. 1990. "The role of consciousness in second language learning." *Applied Linguistics* 11, pp. 129–158.

Jacqueline Lindenfeld. 2000. *The French in the United States: An Ethnographic Study*. Bergin and Garvey, Westport/London. 168p. [Published in French as *Les Français aux États-Unis: Étude ethnographique*, 2002, L'Harmattan, Paris/Montréal. 264p.]

Reviewed by Gilles Forlot, Université catholique de Louvain and IUFM de Lille

This book deals with the rarely studied issue of contemporary French immigration to the USA from an anthropological and sociolinguistic perspective. As such, this research is both original and useful to all those in North America who are interested in examining integration and immigration processes in multicultural societies. It will undoubtedly come in handy to researchers of French sociology, particularly in terms of social networks and the relationship between ethnicity and nationhood.

The study is divided into seven chapters, and the initial one is an overview of French migration to North America, a well-documented area as far as the beginnings of migration is concerned. In the 1990s, Lindenfeld undertook the study of recent settlement of French citizens on American soil viewed from the broad perspective of acculturation, language practices and ethnicity. The three concepts constitute the gist of this book in the five following chapters.

An interesting though concise overview of the literature on ethnic studies introduces the portrait of the French on the American scene, starting with the debunking of the traditional myth of the melting pot, which has yielded a more pluralist, variable and dynamic perspective of ethnicity, closely linked to the concepts of subjectivity and individualism. Thus, the difficulty to "identify" French immigrants is partially linked to the new complex — but hazy — definition of ethnicity, whereby members of a given community are conveniently and objectively defined by commonalities such as place of birth. In her study, Lindenfeld tries to fill the knowledge gap on French immigration to the USA, aiming at defining its ethnicity and laying the grounds for possible further studies. What should probably be added to the author's viewpoint is that ethnicity can hardly be regarded as a given, i.e. as a mental or attitudinal trait simply brought by the migrants as they settle in their new country. On the contrary, should one choose to maintain the concept of ethnicity, then it ought to be defined as constructed in and with the experience of immigration, by a complex tension between social and individual choices and constraints.

The methodology adopted by the author combines quantitative methods such as the use of a questionnaire-like semiformal interview and qualitative ones favoured by cultural anthropology, such as participant observation. As a member of the French community in the United States, Lindenfeld observed a number of French migrants and administered an eighty-item interview guide to ninety-six respondents, aged 26 to 92. On the whole, the “interviews” used in the book can hardly be described as “anthropological” (or “ethnographic”, as the subtitle has it) insofar as most questions require the interviewees to rank, grade or simply answer closed-ended questions. Only a dozen questions invite the informants to provide further developments, which seems to constitute an anomaly. Indeed, if we favour the principle that ethnic identity is evolutionary and dynamic, an appropriate method of investigation would be to let the interviewees elaborate definitions of their identity/ethnicity through discourse, since language has been identified as a means of conveying crucial aspects of identity. We also have serious doubts about the method of “taking copious notes on prepared sheets rather than using a tape-recorder” (p. 21), for if Lindenfeld is right in underscoring the intrusive aspect of tape recording, it seems essential to decipher transcribed written interviews in order to have a clear — but instantaneous — picture of identities in construction through dialogue. The other methodological aspect to highlight here concerns the geographical extent of the study. At the time of the study, the ninety-six informants were living in the western part of the United States, namely Oregon and California. This is not strictly a problem, of course, but it does provide additional evidence that generalizations to the rest of the United States may not be necessarily appropriate. Moreover, an ethnographic study should bring about more of the lives of the informants and give greater importance to the various contexts in which it is undertaken.

Chapter 3 provides an interesting account of the relationship between pre-migration characteristics, widely known as the “push and pull” factors, and individual trajectories of migrants which transform voyage into settlement. One realizes — and research on French migrants in English Canada confirms it (Forlot, 1999) — that the motives for emigration are often individual rather than group-planned, as sometimes happens with other migrants. According to Lindenfeld’s conclusions, the only remarkable exception to this phenomenon is the pre-migratory socio-ethnic network that provides informal and unofficial assistance to Basques when they land in the USA. One could also mention the case of a “wave” of migration of people from the same area of Brittany (Western France) to New York after World War II (Creagh, 1988). A series of push factors helpful in understanding why people leave France are identified and listed, and the most commonly quoted ones are the French character, the lack of freedom and the organizational structure of the country. However, Lindenfeld rightly adds that the power of attraction of the USA on Europeans as well as family

constraints (e.g. an American spouse) are two essential pull factors, and that the real motives are attraction to the USA rather than repulsion of France.

The next chapter offers a series of developments on the socio-demographic aspects of acculturation, with features such as residence and marriage patterns, socio-economic characteristics and citizenship status. Although these features are commonly used, the very process of measuring acculturation is in itself too positivistic and deterministic to fit the idea of an evolutionary and dynamic model of adaptation. Redefining one's adaptation to a new society seems more complex — and certainly more unstable — than what a survey on opting or not for US citizenship can show. This does not mean that intermarriage, citizenship choices, professional specialties or residence patterns are useless in drawing the portrait of migrants, but they cannot solely account for the development of the feeling of cultural and national belonging. One fact remains true though, and is identified as one of the reasons for the isolation of the French from their compatriots — geographical dispersal. However, the latter is also crucial in transforming the feeling of an identity to a group sharing collective values to a more individual vision of ethnicity/identity, based mostly on memory of the old country and sometimes on its fossilization. All in all, this chapter provides an interesting account of socio-demographic factors, but they are often presented in statistical terms, which do not give analytic weight to the argumentation.

Once again, a statistical presentation of behavioural factors is developed in chapter 5, in which an analysis of food patterns and celebration of holidays is presented. As suggested by the author herself on page 59 (p. 103 in the French version), the consumption of French food products, seen rightly as a major attribute of French culture and its maintenance, varies greatly according to availability and is of course also correlated to the composition of the household. Moreover, migrating to the United States also means discovering that certain areas of the country are multicultural and multiethnic, and therefore allow for a change of food habits. The same remark goes for the use of the media, and the celebration of holidays: the level of "observance" is difficult to gauge, and one may wonder whether it betrays a real identity change or a more subtle transition from monocultural practices to bi- or multicultural ones.

With the intuition shared by many that the French are not particularly gregarious among themselves, Lindenfeld reminds us that immigrant populations maintain a sense of collective identity when they have solid organizational activities in the community. After showing that religion has little if any significance in the lives of these immigrants, she explains that their lack of involvement in post-migration French culture is perceptible in the low level of their participation in French associations. Even if we proceed with caution when analyzing the correlations between identity and limited statistical data, Lindenfeld's findings confirm our own hypothesis that the French tend to apply the rule of their individually motivated migration process to the way of life they decide

to lead once they have settled down in their host society. Perhaps one has to look deeper into the first stages of migration to understand the long term behaviour of the migrant in terms of his or her ethnicity.

The author reminds us of the paramount symbolic value associated with ethnicity, whereby migrants seemingly choose how and when to reconstruct their social links as well as their ethnicity, thus opting for the direction they give to their own histories. In fact, the development of feelings of identity and ethnicity is both subjective and fluid, in that it is heavily subject-centered and takes into account a series of contexts (the economy, the family, the news, etc.). In the meantime, since these contexts constantly evolve, ethnicity is defined in discourse by the interested parties at one point in time, as a snapshot highly dependent on its environment to be read properly. This must be regarded as one of the major characteristics of interview-based ethnographic work. Furthermore, the metacommunicative context in which ethnic/identity speech acts are produced is to be addressed at all times (Hymes, 1974; Briggs, 1986).

In our view, the sixth chapter on the perceptual dimensions of ethnicity is undoubtedly the most interesting, for it captures ethnicity as a fluid concept which is speech-constructed. Let us add that not only do the informants express their identity feelings at the moment of the interview, but this speech event often gives them a chance to build it or to reshape it, making it a virtually intangible concept. The interview, beyond its intrinsic methodological shortcomings, is a tool that both is and reveals acts of identity. The chapter offers an interesting account of self-labelling and self-identification, with the usual precautions to take as far as methodology is concerned: one cannot forget that memory is not always a reliable judge, and the fact that the investigation was conducted in English may have biased the self-depiction of the interviewees as members (or non members) of the French and/or American cultural worlds. The difficulty emphasized earlier of building models for such fluid and dynamic concepts as adaptation and identification is applicable to the notions of coordinate vs. compound ethnic identification, which Lindenfeld borrows from the area of bilingualism, although her idea that an immigrant may function in a dual mode (either French or American) according to the context is undoubtedly seductive, and well illustrated in the way some people feel more X than Y in various instances.

The final chapter deals with a crucial aspect of ethnic studies: language. It is a pity that this chapter relies once again too much on statistical results and some seemingly weak analyses, such as the one on the pronunciation — and the possible changes — of first names. As far as proficiency is concerned, the results are based on self-reporting, and as interesting as they may be, they cannot be taken for granted as a clear picture of the practice of the French language by these immigrants in the western United States. As far as English competence is concerned, it was assessed by the author herself since she conducted the

interviews in that language. Furthermore, a development is provided on the concept of dominant language, but no clear definition of this concept is given, while it appears to combine qualitative and quantitative values of importance for the analysis.

The author adds an interesting presentation of second generation children's language practices. It demonstrates that despite the position of French as an international language, supported by institutions from France (a network of language institutes and secondary schools as well as rather easily accessible TV channels) or within the United States themselves, where French is still widely taught in schools, language—as an echo of identity in a sense—is still transmitted through the family unit. This means that it is passed on to the following generation with various levels of efficiency if we consider the dispersed and clearly un-ethnic nature of French migratory behaviour. In other words, French in the USA, like many other immigrant languages, is limited to the private sphere, but it is only when the societal sphere is reached can a language hope to be maintained from one generation to the next. At this point, it would have been interesting to investigate to what extent language is perceived as a shared cultural good and a linguistic capital (Heller, 1999) distributed differently according to social positions and migration trajectories.

We conclude by saying that this book is useful in identifying the nature of modern French emigration as a whole, and in seeing how those who possess a widely-renowned and appreciated culture deal with the “loss” generated by their expatriation. In fact, Lindenfeld shows us that they cope like any other immigrants, and that they even tend to blend rather well within American culture. This tells us something about the reality as well as the fiction of the prestige of a culture and a language, and the necessity of maintaining them. This study also sheds new light on the notion of “Frenchness” and the (often self-attributed) characteristics associated with it. In a nutshell, this book should be read in its context, both theoretical and methodological. It represents a well-documented and clearly written introduction to migration issues and a useful tool to understand the adaptation of a seldom studied immigrant group.

References

- Briggs, C. 1986. *Learning how to ask: A sociolinguistic appraisal of the role of the interview in social science research*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Creagh, R. 1988. *Nos cousins d'Amérique*. Paris: Payot.
- Forlot, G. 1999. “Portrait sociolinguistique de migrants français à Toronto.” In N. Labrie and G. Forlot (ed.), *L'enjeu de la langue en Ontario français: Prise de parole*. Sudbury: Presse de l'Université Laurentienne, pp. 197–238.
- Heller, M. 1999. *Linguistic minorities and modernity: A sociolinguistic ethnography*. London: Longman.

Hymes, D., 1974. *Foundations in sociolinguistics: An ethnographic approach*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

Michael Clyne. 2003. *Dynamics of Language Contact*. Cambridge: Cambridge University Press. xv + 282pp.

Reviewed by Mark Logue, University of Toronto at Scarborough

As Oksaar (1984) points out in his introduction, considerably more than half of the world's population is either bi- or multilingual. However, most earlier research had laboured under the assumption that monolingualism was the norm. In the last few decades, research on language contact phenomena has grown considerably. In his latest book, *Dynamics of Language Contact*, Michael Clyne, a Professorial Fellow in Linguistics and Director of the Research Unit for Multilingualism and Cross-Cultural Communication at the University of Melbourne, provides an overview of work in the field of language contact study, as well as results of his and others' research on bilingualism among immigrants and their descendants in Australia.

Australia, like Canada, is an immigrant society consisting of people of British stock who first settled there and waves of immigrants from other parts of Europe and Asia who joined them later. English, or more precisely, Australian English, is the lingua franca of Australia. It is not however the official language of the country, unlike Canada, where English and French are official. Nevertheless, in order to assimilate into Australian society, knowledge of English is paramount. That usually entails immigrants abandoning their home languages in favour of English. As far as language policy is concerned, Australia has evolved from thinking of itself as a British, hence English only, outpost, to thinking of itself as an open multicultural society. In the 1970s and early 1980s, ethnic languages were given state support both for heritage language programmes in schools and for television and radio broadcasts in those languages. In the later 1980s emphasis shifted to the economic benefits of multilingualism. There is a certain xenophobic backlash, as manifested in the One Nation Party, but in general Australia is a tolerant society.

This book provides a good introduction to the field of contact linguistics. How do languages in contact change? Why do some immigrants hold on to their languages more than others? Clyne attempts to find answers. His examples are drawn from his research as well as the research of others. The examples are mostly from German and Dutch. There are also examples from other languages including Hungarian, Croatian, Vietnamese, Greek, Spanish, Italian, and Mandarin.

Clyne points out that there is a certain vagueness in terminology in contact linguistics. The term *code-switching* is the generally accepted term used to describe the passage from one language to another in the same utterance. Code-switching is usually contrasted to borrowing. With borrowing, the lexical item is integrated into the receiving language. Eventually the item may become a part of the native lexical stock. It is not necessary to speak the source language in order to use the item. Monolinguals may engage in borrowing. Code-switching is temporary and is always performed by bilinguals. It involves switching over to language B while speaking language A. The confusion arises from the fact that on the one hand some scholars use different terms and on the other hand some scholars use the accepted terms in slightly different ways. Clyne establishes his terminology in Chapter 3. He employs the term *transversion* in contrast to code-switching. For him a transversion is a crossing over to another language rather than alternating between languages. Transversion covers only some of the meanings of the polysemous term *code-switching*.

Clyne uses the term *transference* to cover in part what is usually meant by borrowing. An instance of transference is a transfer. Once a borrowed word enters a language it may become fully integrated or it may float on the surface. Degree of integration is therefore an important notion as far as borrowed words are concerned.

Convergence is another term that means different things to different researchers. Clyne uses it to refer to language A becoming more like language B. In his examples, Clyne describes how German and Dutch, but especially Dutch, speakers move their native syntax in subordinate clauses to a more English SVO, instead of SOV. Clyne contrasts syntactic transference with syntactic convergence. The former is a morpheme for morpheme transfer from language A to language B, in his example from English to German. With the latter there is no direct morpheme to morpheme correspondence. For example (Clyne pp. 79–80), the English sentence ‘We went to school in Tarrington’ would look like (20) in Standard German. Sentence (21b) shows a morpheme to morpheme correspondence whereas (21a) shows convergence towards English. The examples also show how the auxiliary *haben* “to have” is generalized at the expense of *sein* “to be”.

(20) Standard German:

Wir *sind* in Tarrington zur Schule *gegangen*
 we AUX+be in Tarrington to.the school go+PAST.PT

- (21) a. Wir *haben* zu Schule *gegangen* in Tarrington
 we AUX+have to school go + PAST.PT in Tarrington
- b. Wir *haben* *gegangen* zu Schule in Tarrington
 we have gone to school in Tarrington

There is also phonological convergence, as when English *of* and German *auf* produce a hybrid pronunciation [ɔ].

The title of the book is significant. Clyne stresses the dynamics of language contact situations throughout the book. Languages are not static, nor are bilingual situations. The amount of transversion, integration and convergence will depend on a variety of factors. How long have the immigrants been in the country? How homogeneous and cohesive is the community? Are we dealing with first or second generation immigrants? In the State of Victoria, 19th century German-speaking settlers continued to speak German for generations. In fact, it was possible to live one's life entirely in German in some areas. In those communities, many English lexical items were well integrated into their vocabulary. These would be words such as *car*, *post office* and *paddock* that became a part of the communities' vocabulary in Australia. In other words, using those English words would be normal for those speakers. On the other hand, using such words may be perceived by other immigrants as demonstrating a lack of knowledge of the home language, and might be a source of embarrassment.

Clyne discusses models of language maintenance/shift in Chapter 2. Each one has its merits and shortcomings. Kloss' (1966) factors include early period of migration, linguistic enclaves, membership of a denomination with parochial schools, and pre-emigration experience with language maintenance. Fishman's (1991) model, on the other hand, is concerned with reversing the language shift of endangered minority languages. He describes eight stages for identifying the health of threatened languages. It is important for Clyne to keep the models open-ended as "combinations of factors can change the influence of any individual factor" (p. 69).

Chapter 6 is devoted to language processing models. He describes two main models for language processing, one by Levelt (1989) and one by Dell (as presented in Dell, 1986, 1995 and Dell and Reich, 1980). The former has been used more than the latter to describe plurilingual speech. These theoretical sections are balanced by using examples from actual speech acts as observed by himself and others.

Another thing to keep in mind is something that Clyne mentions early on: the dichotomy between will and need:

Linguistic behaviour in relation to languages in contact is both an expression of multiple identity and a response to multiple identity. It also constitutes the satisfaction of a need to communicate and act in particular situations and follows an understanding of language as a resource. In our discussion of language change, maintenance and shift, we will demonstrate how these are the fulfilment of a dichotomy of need and will. (p. 2)

Triggering word(s) is another notion key to the understanding of transference. Often, a word that may be considered a bilingual homophone in two

or more languages may trigger a transversion into that language. These words may facilitate transversion but are not necessary for it.

Clyne examines both internal and external factors. Languages that are structurally more similar to English, such as German and Dutch, seem to make transversion easier than languages dissimilar to English such as Hungarian. However, Vietnamese, which is totally unrelated to English, shares an SVO word order, which may facilitate some kinds of transversion. Cultural values are also reflected in immigrant language use. The use of modal particles in German and Dutch provides a good example of this. In German these particles *ja, wohl*, etc. are used mostly for consensus imposing, whereas in English, tag expressions such as *like* and *you know* are used to express caution, modesty, restraint, and uncertainty.

This book provides a good overview of contact language research. Clyne has effectively blended theory and examples as well as external and internal factors. He provides tentative answers to some of his questions. It seems that Dutch immigrants are the least likely to retain their language for several reasons: English is used in church services, Dutch is quite similar to English, Dutch parents use English with their children and spouses and Dutch people are eager to assimilate into the mainstream. As a researcher interested in lexical borrowing, I was particularly interested in his insights on how transversion may lead to borrowing.

References

- Dell, G. and P.A. Reich. 1980. "Toward a unified model of slips of the tongue." In V. Fromkin (ed.), *Errors in Linguistic Performance*. New York: Academic Press, pp. 273–286.
- Dell, G. 1986. "A spreading activation theory of retrieval in sentence production." *Psychological Review*, 93, pp. 283–321.
- Dell, G. 1995. "Speaking and misspeaking." In L. Gleitman and M. Liberman (eds.), *Language: An invitation to Cognitive Science*, Vol. 1, 2nd ed. Cambridge, MA: MIT Press, pp. 183–208.
- Fishman, J.A. 1991. *Reversing Language Shift*. Clevedon: Multilingual Matters.
- Kloss, H. 1966. "German American language maintenance efforts." In J. Fishman, V.C. Nahirny, J.E. Hofman and R.G. Hayden (eds.), *Language Loyalty in the United States*. The Hague: Mouton, pp. 206–252.
- Levelt, W. 1989. *Speaking*. Cambridge, MA: MIT Press.
- Oksaar, E. (ed.) 1984. *Spracherwerb, Sprachkontakt, Sprachkonflikt*. Berlin: De Gruyter.

Marie-Noëlle Gary-Prieur. 2001. *L'individu pluriel : Les noms propres et le nombre*. Paris, CNRS éditions. 171p.

Compte rendu de Pascal Ntirampeba, Université de Montréal

Le livre de Gary-Prieur porte sur le pluriel du nom propre (dorénavant Np) et prolonge sa *Grammaire du nom propre* (1994). Son objet est donc fondamentalement grammatical dans la mesure où sont abordées la morphologie, la sémantique, la syntaxe et la référence du Np. Le but de l'étude est d'éclairer le paradoxe de la mise au pluriel du Np, paradoxe qui, selon l'auteure, tient à l'incompatibilité entre l'idée du pluriel et celle de l'individu (singulier) exprimé par le Np.

L'étude comprend cinq chapitres où foisonnent de nombreux exemples. Le premier chapitre aborde le pluriel des Np du point de vue de la régularité linguistique. Les chapitres 2 et 3 analysent le pluriel des Np selon que le référent est pluriel ou singulier. Le chapitre 4 traite du pluriel rhétorique tandis que le chapitre 5 fait le bilan de l'étude notamment en ce qui concerne les règles morphologiques de pluralisation, la spécificité du pluriel des Np et la relation entre le pluriel des Np et la représentation de l'individu dans la langue. Comme on le voit, l'étude déborde du cadre de la linguistique et se situe aux confins de la pragmatique, de la rhétorique et de la philosophie. Pour l'auteure, il s'agit d'explicitier la variété des visions de l'individu, variété manifestée par les usages du Np au pluriel (p. 16) et d'analyser le rapport à l'individu qu'exprime un nom propre au pluriel.

D'entrée de jeu, l'auteure s'oppose aux études qui affirment que le Np n'a pas de sens ou que le Np a un sens du même type que celui des noms communs (dorénavant Nc). Pour elle, le Np a un sens original, différent de celui des noms communs; car même dans un groupe nominal (dorénavant GN) au pluriel, le Np conserve pratiquement sa spécificité de terme singulier. Dans tous les cas étudiés, « l'opération de pluralisation n'annule jamais complètement la singularité inhérente au nom propre, elle combine toujours l'idée de pluriel avec un singulier. »

Gary-Prieur adopte le GN dans lequel apparaît le Np comme unité d'analyse et recourt à la paraphrase pour les analyses sémantiques. L'auteure identifie six types de pluriels de Np. Elle distingue d'abord le pluriel lexical (les Np-s) comme par exemple *les Seychelles, les Alpes*, etc. Il s'agit de Np dont le référent est pluriel comme les noms des archipels, des chaînes de montagnes, des noms de famille et de peuples. Le pluriel de ces Np est expliqué par le fait qu'ils désignent un objet constitué de plusieurs individus.

Outre le pluriel lexical, Gary-Prieur distingue aussi le pluriel syntaxique, qui est essentiellement dénomiatif comme dans *Les Ginette se révoltent*. L'absence de -s sur *Ginette* est expliquée par le fait que ce type de Np met l'accent sur la forme du Np et pas sur le référent. Le plan sémiotique (du

signe linguistique) prime sur celui du référent. Dans l'exemple, il est question d'individus qui s'appellent *Ginette* et non pas de plusieurs *Ginette*.

La troisième catégorie de pluriel est constituée du pluriel-image comme dans *il y a plusieurs Paris*. Cette catégorie est fondée sur la distinction entre le référent initial et le référent discursif. Le premier est l'individu associé à une occurrence d'un Np en vertu d'un acte de baptême tandis que le second constitue une représentation du référent initial dans un univers discursif donné comme par exemple *les sept Mitterand*, *les deux Saussure*, etc. On le voit, le référent pluriel est construit à partir de l'individu singulier nommé par le Np.

Vient ensuite le pluriel métaphorique. On dit par exemple que certains pays sont *des Rwanda en puissance*. Ici, le Np au pluriel *Rwanda* garde sa singularité. Par contraste, l'auteur distingue le pluriel métonymique comme dans *deux Picasso*, *j'écoute Piaf*. Les noms propres métonymiques au pluriel renvoient à des objets singuliers; ce qui explique l'absence du marqueur — *s*.

Enfin, l'auteur distingue le pluriel rhétorique ou exemplaire. Ex. *Comment se fait-il que les Balzac, (...), les Chateaubriand, si novateurs dans l'art d'écrire aient été réactionnaires en politique?* L'auteur explique l'absence de -*s* sur le Np par le fait que le pluriel rhétorique exprime l'indistinction globalisée, le gommage de l'individu. Son sens est celui de l'individu pris comme exemple (p. 116–126).

Une des questions qui est nous est venue à l'esprit au fur et à mesure de la lecture de l'ouvrage est de savoir si la typologie du pluriel des noms propres présentée plus haut est applicable à des langues autres que le français. Il serait intéressant de voir dans quelle mesure Gary-Prieur contribue à une meilleure compréhension de la grammaire générale du nom propre.

On conviendra que l'objet de l'étude est pertinent et vient combler un vide pour l'étude d'unités linguistiques particulières, tantôt admises, tantôt refoulées à l'extérieur de la grammaire. L'étude contribue à une meilleure connaissance des noms propres en français et fournit des explications sur leur pluralisation. L'analyse est approfondie et basée sur de nombreux exemples. L'analyse est linguistique, ce qui permet de centrer l'étude sur son sujet.

Du point de vue méthodologique, on remarque une systématisation de la démarche, même si on aurait aimé retrouver une synthèse sur les fondements théoriques de l'analyse (ex. le GN comme unité d'analyse morpho-sémantique) ou les autres travaux menés sur les noms propres que ce soit en langues romanes ou dans d'autres langues.

Il est à noter que peu d'auteurs ont traité de la question, ce qui transparait dans les références bibliographiques et donne beaucoup d'ampleur à la contribution de l'ouvrage pour le domaine étudié. Je recommande ce livre à tous ceux qui s'intéressent au nom propre, qu'ils soient linguistes, sociologues ou anthropologues.
